

JACQUES RÉDA



ALLER
AUX MIRABELLES

L'UN
EST
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

Vendredi soir

En partant du cœur de la Haute-Saône, à mi-chemin de mon but on commence à suivre des routes bordées de mirabelliers. C'est la saison où les fruits viennent à leur plénitude et, tout en s'activant dans les vergers des alentours, les gens surveillent. On s'arrête, ils s'arrêtent aussi : cent paires d'yeux vous examinent sans ciller jusqu'à ce qu'on redémarre. Je n'ai pas spécialement une allure de maraudeur, mais rien non plus qui de façon très nette la démente. Ils observent d'ailleurs même les autos. On aurait vite fait de remplir un panier caché dans un coffre, et je suis équipé de deux sacoches faites pour me dénoncer. Des mirabelles qui ont lâché d'elles-mêmes, dans ce moment où la volupté de l'accomplissement se confond avec la loi de la pesanteur, il y en a sur le bas-côté qui me tentent, blondes à point, un peu talées peut-être, donc bonnes pour le fût, et par

conséquent non moins intouchables que les autres. On ne me laisserait pas un noyau.

Ainsi se montre à moi la patrie : sous l'espèce d'un fruit défendu. Celui-là même qui pourtant la symbolise, et dont le parfum du moins m'est offert par bouffées dans le vent.

Il est déjà tard quand j'atteins le sommet de la côte de Xermaménil d'où l'on embrasse, à six ou sept kilomètres de distance, tout le panorama de la ville plate et de ses environs dans la plaine poudrée de lumière et, au milieu, telles deux vieilles demoiselles bien droites dans leurs atours brun-rose, les clochers de Saint-Jacques sous la voûte d'arbres majestueux aux premiers plans. Force m'est de le dire, bien que ce soit incongru : comme on frissonne brusquement un soir d'été parce que le vent a fraîchi ou qu'une humidité s'élève, je me retrouve secoué d'absurdes sanglots. Je me reprends parce que des voitures passent encore assez nombreuses, pleines d'indiscrets, et je me laisse glisser les yeux rouges dans la descente.

Je cherche la cause de cet attendrissement : peut-être le contrecoup nerveux d'une trop longue journée de route, ou l'intuition que ces rares retours, qui m'exaltaient jadis comme une victoire indéfiniment renouvelable, sont désormais comptés. Je nomme en dernier lieu l'émotion de revoir la patrie, mon attachement pour elle ayant quelque chose de singulier.

Voilà donc où je suis venu au monde, par suite d'un concours de circonstances bien hasardeux. Logiquement c'est ailleurs en effet que j'aurais dû naître (en Bourgogne, au Piémont, à Paris), sans l'impatience qui lança mes aïeuls sur des chemins imprévisibles. Dans ce cas, j'aurais eu à coup sûr un autre père ou une autre mère, et — de même que je ne suis qu'une partie de ce que j'aurais pu être — j'aurais alors été moins de la moitié de ce que je suis. En bref j'aurais été un autre, ce qui ne laisse pas de me troubler, bien que ces supputations (et cela ne me trouble que davantage) amènent à croire qu'on est toujours un autre de toute façon.

Mais ce petit événement aléatoire et devenu fatal, ma naissance, aura quand même effectivement eu lieu, ici, dans une de ces rues que je parcours maintenant à petite vitesse et dont je reconnais chaque détail. Elles sont déjà toutes désertes. Pas une silhouette ne se profile depuis la place de la gare jusqu'au bout de la rue des Capucins, pas même celle d'un gosse revenant en sautillant d'une dernière boulangerie ouverte. Rien que les façades des maisons que le couchant d'un côté illumine, et plonge de l'autre dans une pénombre de théâtre qu'on vient d'éteindre ou qui va s'allumer. Rien que l'espace. Largement accueilli et hébergé avec respect, il prend ici conscience de soi, s'éprouve de rue en rue, trouve ses aises dans le parc et, se cabrant sur les places, poursuit sa route plus assuré. En somme se civilise. Car il peut dévaster aussi. En traversant la rue d'Alsace, qui fuit droit vers l'est dans un aplatissement de faubourgs, j'ai pensé à ces agglomérations trop égrenées, partagées entre la paralysie et le sauve-qui-peut, incapables de contenir ou d'absorber la poussée concentrique sans relâche qui les effare. Pour parer à ce danger, la ville, déjà débarrassée de ses remparts avant le temps de Louis XIV, n'a pas eu l'idée de faire bloc sur soi. Adhérent au terrain et à sa destinée militaire,

elle s'est au contraire étalée et plaquée au niveau de l'horizon comme un campement, ne laissant surgir comme signe de ralliement que ces deux tours raides mais gracieuses; n'accordant que rarement plus de deux étages à ses maisons. Et derrière s'étendent des jardins bien clos ou de vastes cours à grosses remises, hangars, ateliers, potagers. Elle est creuse, comme les soldats de plomb, et — sinon encore près de sa principale église, dans un petit quartier plus ancien et plus compact où les teintes pastel de la rénovation accusent, surtout le soir, cette allure de théâtre — elle semble même loger, à l'abri de ses murs et de ses façades, autant d'espace qu'à l'extérieur, le tracé régulier des rues composant un système d'écluses entre les deux. On ne vivait pas positivement au centre de cet échange, car il n'y avait pas de milieu : rien que des bords, des lisières qui ne permettaient pas de décider si l'on était d'un côté ou de l'autre de la ville ainsi à la fois réelle et feinte; qui obligeaient sans cesse à des rétablissements et entretenaient un perpétuel effet de surprise. Et ce que je reconnais le mieux, ce sont moins les aspects familiers de cette ville si peu changée, que l'étonnement qu'elle me donnait, que j'y trouve encore.

J'ai oublié pour quelle raison, on m'avait un

dimanche confié à notre femme de ménage qui, ne sachant comment m'occuper, s'en était tenue à sa routine et, pour finir, m'avait emmené aux vêpres de l'église Saint-Maur, sa paroisse, dans un quartier où je n'étais probablement jamais allé. La nuit était tombée pendant l'office. Nous marchions à présent dans des rues à la fois insolites et assez semblables à celles que j'empruntais chaque jour, et qui résistaient elles-mêmes aux effets de l'habitude. La ville était cet endroit en même temps déroutant et protecteur, unique et double, où l'on ne pouvait pas vraiment se perdre mais qui se dérobaient partout. Tandis que j'y circule ce soir elle m'offre la même énigme, et j'ai beau m'y sentir presque voluptueusement chez moi : quelque chose me reste incompréhensible. Cependant je me suis mis en retard.

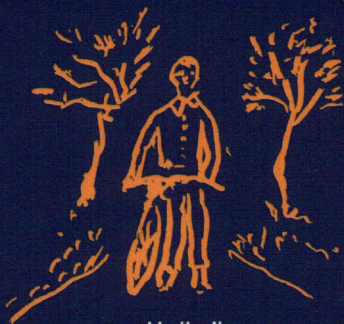
Ultime scrupule : à Bayon, d'une cabine publique, j'avais appelé Marie pour m'annoncer. Six ans d'absence, de promesses non tenues, toutes les apparences de l'oubli, et je pouvais être là dans une heure : eh bien elle m'attendait. C'est

toujours aussi simple avec Marie. Elle n'admettrait pas qu'on aille s'installer à l'hôtel, avec la chambre indépendante qu'elle garde pour tous les passants de la famille. L'un de ses premiers gestes a été de m'en tendre la clé. Nous dînons maintenant en tête à tête dans la petite cuisine, au bout de l'appartement où mes parents ont eux-mêmes vécu plusieurs mois après leur mariage, et que mariée à son tour elle n'a plus jamais quitté. Chaque objet resté à sa place — les meubles, les assiettes rustiques aux murs — reprend sa consistance à travers le flou du souvenir. Sous le silence me reviennent les cris et les cavalcades de mes cousins, la voix débonnaire de Georges, le brouhaha des banquets familiaux dont il calligraphiait si soigneusement les menus. Mais porté tout l'après-midi par les arpèges de Mlle Emilienne, à deux étages plus haut, il y avait alors déjà ce silence, véritable substance de la ville dont j'aperçois, en me penchant un peu vers la fenêtre, un des grands espaces de jardins. C'était l'autre côté du décor, d'où l'on découvre au loin le dos des façades bordant la rue Carnot, mais sans rapport manifeste avec elles, plutôt comme le revers d'une autre ville que je ne connaîtrais jamais.

On échange des nouvelles. Je me perds dans les

prénoms, les âges et, à tout propos, Marie pourrait me prendre en flagrant délit d'ignorance, c'est-à-dire d'indifférence, moi qui ai passé tant d'années ailleurs, dans d'autres planètes, n'apparaissant que de loin en loin avec un aplomb d'éternel neveu prodigue sûr de ses droits. Mais elle ne s'embarrasse pas de ces comptes, sourit, me redemande un doigt de vin. Ni l'un ni l'autre nous n'éprouvons le besoin de répéter : « tu te rappelles ? » — ce serait presque impudique, et superflu. Le passé vient de lui-même vibrer dans une transparence où le visage de Marie reste aussi lisse et doux qu'autrefois. Je pense à une vieille photographie où elle simule l'extase, dans le rôle de sainte Thérèse de Lisieux. Si j'en parle je sais qu'elle va rire. Et comme si l'on suivait le même parcours mental discontinu, elle m'explique à quel point ce théâtre de patronage, dans sa jeunesse, l'a dégoûtée. L'instant d'après, il est question de la dernière naissance chez une des filles de Line, d'une carte arrivée hier d'Italie ou de l'île d'Oléron. Il n'y a pas de plans, pas de perspectives, et non plus d'amertume, de résignation ou de regrets, mais une proximité immédiate de tout ce qui fut, de tout ce qui demeure et n'existe aussi dans l'instant qu'à l'état d'images, une sorte de bulle céleste où se mêlent les vivants et les dispa-

rus. Aucune de ces évocations ne s'accompagne de vertige, ne suppose une plongée d'où l'on remonterait en suffoquant. On dirait qu'elle les cueille dans l'air comme des oiseaux familiers, et si dans la solitude ils projettent de l'ombre sous leurs ailes, c'est affaire strictement privée dont je n'apprendrai rien. Ce qu'inopinément elle en détache, avec un tact qui m'épargne tout embarras, c'est pourtant le plus intime : cette lettre si ancienne qu'elle me lit, la première qu'elle a reçue de Georges, où il se déclare avec modestie et solennité. Plus qu'une lettre : un engagement et un programme, ensuite si fidèlement remplis qu'ils auront en effet laissé peu de champ à ce qui rôde d'égoïste et de douteux dans la tristesse. Georges bien sûr n'était pas un héros. Mais mieux peut-être : « un brave homme », dit Marie qui n'aime pas forcer le ton. Et elle ajoute : « J'ai eu de la chance. Des deux hommes qui comptent le plus dans une vie (pour moi il n'y a eu que ces deux-là : mon mari et mon père), je n'aurais pas pu en trouver de meilleurs. » J'en ai moi-même la certitude. Je revois Georges, parfois inquiet et souvent affairé, mais d'une rondeur toujours proche du sourire et, de cette existence apparemment monotone qu'il menait, tirant des anecdotes qu'il développait de la manière la plus



L'UN
E
L'AUTRE

nrf



9 782070 723331



91-X A 72333 ISBN 2-07-072333-X

94 FF tc

Extrait de la publication